25 Bie.
B692

LA

JEUE D'UN CHAT

SORCELLERIE EN UN ACTE

PROPRE A ÊTRE JOUÉE DANS LES

ACADÉMIES, LES COLLÈGES ET LES CERCLES
DE JEUNES GENS

PAR

MARESCHAL-DUPLESSIS

25

MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIB.-IMPRIMEURS
256 et 258, rue St-Paul

PERSONNAGES.

MAITRE MATHURIN (André), fermier.

LE PÈRE MATHURIN, père du fermier. (Vieillard un peu en enfance.)

LE PÈRE JÉROME, père de la fermière. (Vieillard un peu en enfance.)

FRANÇOIS, berger.

PERSONNAGES.

MAITRE MATHURIN (André), fermier.

LE PÈRE MATHURIN, père du fermier. (Vieillard un peu en enfance.)

LE PÈRE JÉROME, père de la fermière. (Vieillard un peu en enfance.)

FRANÇOIS, berger.

JEAN-MÉDARD, voisin, passant pour sorcier.

LA QUEUE D'UN CHAT

SORCELLERIE EN UN ACTE

(Le théâtre représente une chambre basse dans une métairie. Au fond, alcôve à deux lits.— Porte latérale.)

SCÈNE I.

LE PERE MATHURIN, LE PERE JÉRÔME.

(Ils se relèvent de leurs chaises basses, où on les a vus d'abord à genoux, et reprennent leur ouvrage de paillassons.—Bésicles, si l'on veut.)

LE PERE MATHURIN.— Me v'là un petit peu plus tranquille. Nous avons bien fait de faire tout de suite notre prière, car on ne sait pas ce qui peut arriver.

LE PERE JÉRÔME.— Je ne crois pas qu'il y ait du danger pour nous, pauvres vieux ; mais c'est égal ; c'est toujours le plus sûr.

LE PERE MATHURIN.— Moi qui ne dors que d'un œil, depuis que j'ai mes quatre-vingts ans sonnés, j'ai tout entendu cette nuit. Le bruit n'a cessé qu'à deux heures du matin.

LE PERE JÉRÔME.— Moi qui dors comme une soupe, j'ai bien cru que j'entendais aussi quelque chose, mais je me suis dit : "C'est que je rêve."

LE PERE MATHURIN.— Nenni, nenni ; je ne dormais pas, pour sûr, et c'était bien réel.— Comme si on avait traîné dans le grenier toutes

les casseroles de ma bru. (*Ici le bruit se fait entendre.*) Entendez-vous ?

LE PERE JÉRÔME (*effrayé, bas*).— Mais oui !... et ça a fait ça toute la nuit ?... Mais qu'est-ce que ça peut être ?

LE PERE MATHURIN. — V'là qu'est apaisé. Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? Ça serait-y point Jean-Médard qui nous aurait jeté un sort ?

LE PERE JÉRÔME.— Ça s'pourrait bien. Il est assez mauvais. Pourtant j'lui faisons des cadeaux de temps en temps pour l'apprivoiser.

LE PERE MATHURIN.— J'n'en ai point parlé à André, pour ne pas l'effrayer, mais puisque ça recommence, faut qu'il *save* ce qui se passe chez lui.

LE PERE JÉRÔME.—Faut l'en avertir, bien sûr. D'ailleurs c'est certain qu'il y a quéque grabuge dans la maison.— Mon chat qui, depuis hier matin, n'a pas reparu ! Ça se conçoit-il ? Une bête qui m'est si attachée !

LE PERE MATHURIN.— C'est pas vot'chat qui m'inquiète le plus : Minet revieudra. Ça ne s'absente jamais plus de trois jours ; mais c'est ce vacarme qui recommence ce soir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANDRÉ, *apportant un plat.*

ANDRÉ.— Bonsoir, nos deux bons pères. V'là la trempée au lait de la vache grise, tout chaud, avec un peu de sucre dedans. Ça sera facile à mâcher. (*Il met le couvert.*) Allons, à table, et ensuite au lit, car, à vos paillassons, vous ne gagnez pas votre oribus.

LE PERE MATHURIN.—Nous n'avons pourtant guère d'appétit, et encore moins envie de dormir.

ANDRÉ.— A cause donc?

LE PERE MATHURIN.— Jeanne est-elle rentrée des champs avec les garçons?

ANDRÉ.—Ma femme? Non, pas encore; voilà pourquoi je vous apporte la soupe, pour ne pas vous retarder.

LE PERE MATHURIN.— Je ne serai tranquille que quand tout le monde sera à la maison.

LE PÈRE JÉRÔME. — Allons, père Mathurin, faut pas vous frapper l'esprit comme ça, au risque d'en perdre le boire et le manger. Soupons. (*Ils se mettent à table.*) C'est moi qui vas te dire ce qui en est, André, car ton père en a la tête à l'envers.

LE PERE MATHURIN.—C'est bien vrai.

LE PERE JÉRÔME.— Figure-toi qu'il n'a pas osé vous le dire, pour ne pas vous inquiéter, mais toute la nuit dernière... (*Le bruit recommence.*)

LE PERE MATHURIN (*effrayé*). — Précisément, entendez-vous? c'est ça!

ANDRÉ.—Ça! Eh bien, nous l'avons entendu aussi. Ou *c'est* les rats qui font rouler les noix du tas qui est au grenier, ou des fouines qui s'entrebattent.

LE PERE MATHURIN.— Non, non, ce n'est pas ça. Ça sonne le creux. Ça roule comme une poêle qu'on traîne à terre. (*Le bruit recommence, la cuillère tombe des mains de Mathurin.*)

LE PERE JÉRÔME. — Vois-tu, André, qu'il a raison, que ça n'est pas là des fouines.

ANDRÉ.— Allons, tranquillisez-vous.— Si ce n'est pas des fouines, on verra ce que c'est.

Dès que les hommes seront rentrés, je ferai faire une battue dans les greniers.

LE PERE MATHURIN.— C'est ce qu'il faut, et le plus tôt possible, car je meurs de frayeur.

ANDRÉ.— Mon père, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas raisonnable. Comment, moi et votre bru, qui couchons derrière la cloison ; François à côté, dans la bergerie ; Moïse et Pascal, dans l'écurie ; Pierre à l'étable ; tout ça autour de vous, et trois fusils. Est-il permis d'avoir peur ? (*Il dessert la table.*) (*A Jérôme.*) Raisonnez-le donc un peu, je vous en prie, ce bon vieux père. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LES DEUX VIEUX, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.—V'là mes brebis soignées. Alors, j'ai dit : Puisque le monde n'est pas encore rentré pour souper, j'vas dire un p'tit bonsoir aux papas, et savoir si le chat à M. Jérôme est retrouvé.

LE PERE JÉRÔME.—Non, pas encore.

FRANÇOIS (*à part*).—Je ne leur dirai pas que je l'ai vu hier entre les mains des petits garçons de l'école, ça leur ferait d'la peine inutilement. (*Haut.*) C'est vrai que c'est bien extraordinaire tout de même...

LE PERE MATHURIN.—Tu n'as donc rien entendu toi, François, du charivari, du tintamarre qui se fait là-haut ?

FRANÇOIS.— Non ; au-dessus de la bergerie, c'est plein de paille, on ne peut pas y aller ; mais sur la maison, et aussi chez la mère Cour-

taud, où les greniers communiquent, on a, comme vous, entendu un train terrible toute la nuit.

Le pere Jérôme.—Qu'est-ce qu'on pense que ça est ?

François.—Dam ! chacun dit son mot ; y en a qui veulent que ça *soie* les trois bandits que le père Ligoreau a vus dans la forêt, qui seraient venus coucher là pour faire des rançons, et qui traînent leurs sabres.

Le pere Jérôme.— C'est pas l'embarras, ça y ressemble à des bruits de sabres.

François.—D'autres disent des rats, des chats ; d'autres, que c'est plutôt la danse *Macabre !*

Le pere Mathurin.—La danse Macabre ! oh ! Seigneur Dieu, une danse des morts !

François.—Dam ! oui ; des os qui se *boquent*, quoi !

Le pere Jérôme.—C'est-y possible ?

François.—Une valse ou un polka de squelettes qui s'ennuient au cimetière, et qui seraient venus là se donner une soirée ; mais moi, j'en ris, parce que c'est le vieux Jean-Médard qui a dit ça, pour mieux cacher son jeu de sorcier.

Le pere Mathurin (*se levant*). — Va le chercher, François ; amène-le tout de suite. Promets-lui une bonne récompense, s'il veut nous délivrer de ça !

François.—Il ne voudra pas.

Le pere Jérôme (*se levant aussi*). — Pourquoi donc ?

François.—Parce qu'il a refusé à la Courtaud qui y a été avec Berrichonne, sa fille. Il a *répond* que les autorités ne veulent pas qu'il exerce, et que ça serait su, sans quoi il aurait bientôt évacué tout ça.

Le pere Mathurin.—Dis-lui qu'il n'y aura

que nous deux, — et le plus grand secret, — et une jolie récompense.

FRANÇOIS.— J'vas donc y aller, pour vous faire plaisir.

LE PERE JÉRÔME.— Oui ; mais n'en dis rien à ma fille, nous serions blâmés.

FRANÇOIS (*sortant*).— Non, non !

SCÈNE IV.

LES DEUX VIEUX, *assis*. (*Le bruit recommence.*)

LE PERE MATHURIN.— Tenez ! c'est comme un fait exprès... dès que nous sommes tout seuls !

LE PERE JÉRÔME.— J'crois que ça commence à me faire autant de peur *comme* à vous.

LE PERE MATHURIN.— Ne trouvez-vous pas, comme moi, que ça sonne le cuivre ?

LE PERE JÉRÔME.— C'est ben pour ça ! Ah ! mon Dieu ! y a pourtant ben assez de bandits dans notre pays, sans qu'il en vienne des autres nations.

LE PERE MATHURIN.— Oh ! les brigands ! ça gagne tout d'un coup des 3, 4, 5, 10 mille francs à faire leurs rançons ; ça vous écrit des *alonymes*.

LE PERE JÉRÔME.— Qu'est-ce que c'est que des alonymes ?

LE PERE MATHURIN.— Des lettres qui ne sont pas signées, où ça dit : « Votre fille a été enlevée. « Si vous voulez la ravoir, déposez 10,000 francs « au pied du troisième chêne, à partir de la « borne de tel ou tel chemin, etc..., autrement, « dans quatre jours, elle aura le cou coupé. »

LE PERE JÉRÔME.— Est-il possible ! s'ils prenaient la nôtre pourtant ?

LE PERE MATHURIN.— N'y a donc pas à dire, faut mettre Jean-Médard de notre côté ; n'y a que lui qui pourra nous ôter notre sort, si c'en est un.

SCÈNE V.

LES DEUX VIEUX, JEAN-MÉDARD.

JEAN-MÉDARD. — Bonsoir, mes bons pères ! vo't berger est venu me chercher de votre part.

LE PERE MATHURIN.— Oui, oui ; asseyez-vous, mon cher M. Médard. Il se passe ici des choses de l'autre monde, qui font frémir. On va faire une battue dans les greniers ; mais on ne trouvera, je crois bien, rien ; n'y a que vous qui pouvez nous délivrer.

JEAN-MÉDARD.— Mais, si c'est des sorts qu'on vous a jetés, je n'y pourrai rien. Quand le maire est ici, oui, je travaille un peu, parce qu'il est de l'ancien régime, lui. Mais son adjoint, M. Rigoneau-Brutus, ah ! ne vous y fiez pas ; un libre penseur, un autocrate, un persécuteur du pauvre monde.

LE PERE MATHURIN.— Il n'en saura rien du tout.— Là ; rien que nous trois, en *catimini*.

LE PERE JÉRÔME.— Vous savez ben, M. Médard, que toutes les fois qu'on cuit à la ferme, il y a une galette pour vous ; et même que c'est moi qui fais les dessins sur la pâte, avec le manche de la fourchette.

JEAN-MÉDARD.— Je vous en suis bien obligé. Aussi, si je pouvais vous être utile, ça serait de grand cœur.

LE PERE MATHURIN.— Si ça réussit, ça sera autre chose que de la galette, allez.—Voyons,

mon cher Monsieur, prenez-nous en compassion. Une parole de vous suffit pour tout chasser ; une seule parole !

JEAN-MÉDARD.— C'est ce qui vous trompe ; il en faut beaucoup. Tout ce que je peux dire, c'est que, d'après ce que j'ai déjà entrevu, le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous le croyez ; je vous dirai que j'ai fait les cartes. Les cinq premières que j'ai tirées, toutes noires, pique et trèfle. Ainsi du noir, c'est-à-dire du chagrin, comme vous en avez ; mais pas de rouge, c'est-à-dire pas de sang répandu.

LE PERE MATHURIN.—Ah ! tant mieux !

JEAN-MÉDARD.—Puis j'ai placé sur le chemin deux pailles en croix, au coup de quatre heures à l'horloge de l'église, pour voir si elles resteraient croisées pendant la demi-heure. Non da ! Un quart d'heure après, v'là l'école qui rentre, et les pailles disparues sous les pieds des enfants. Bon signe ! Point de malheur, cette semaine, car la demi-heure veut dire huit jours et l'heure quinze jours.

LE PERE JÉRÔME.—Ah ! nous allons donc respirer ?

JEAN-MÉDARD.—Un instant, faut trois épreuves, et n'en v'là encore que deux ; la troisième n'est point faite.

LE PERE MATHURIN.—Faites-la donc vite, mon cher Monsieur, nous vous paierons bien.

JEAN-MÉDARD.—Me payer ! Ah ben oui ! et l'adjoint donc, il me traînerait bien vite au tribunal. Non, non ; si je le fais, ça sera *gratis*.

LE PERE JÉRÔME.—On pourra toujours vous donner, en dessous main, des œufs, du beurre...

JEAN-MÉDARD.—Je ne demande rien. (*A part.*) Faut tout d'même que j'en tire quéque chose

pour mon dérangement. (*Haut.*) Voyons, avez-vous deux gobelets ?

LE PERE JÉRÔME (*les prenant dans un meuble*). —Voilà celui de M. Mathurin, et le mien.

JEAN-MÉDARD.—Renversez-les sur la table. A présent, donnez-moi, chacun, une pièce de quarante sous. Bien, j'en mets une sous chaque gobelet. (*Il y substitue adroitement des pièces de deux sous.*) Vous n'y regarderez qu'à minuit, entendez-vous ?

LE PERE MATHURIN.—Oui, oui, c'est facile, moi j'ne dors point, pour dire.

JEAN-MÉDARD. — Si les pièces de quarante sous sont changées en pièces de deux sous, ça sera signe que tout est fini, et vous êtes sauvés !

LE PERE MATHURIN. — Ah ! grand merci, M. Médard ; vous nous tirez là d'une grande peine.

JEAN-MÉDARD. — Allons, allons, mes bons pères, plus que quelques paroles à dire, et vous pourrez vous coucher tranquilles. (*Il vient sur le devant de la scène, disant haut: Libera, libera.*) (*Bas à part.*) Mon gamin de fils m'a conté toute l'histoire du chat. (*Haut.*) *Vobiscum nobis.* (*Bas.*) Ils disent qu'on va faire une battue dans les greniers.—On va trouver le coupable, et tout va finir comme j'ai dit. (*Haut.*) *Et sæcula sempiternum !* (*Il sort en marmottant des paroles.*)

SCÈNE VI.

LES DEUX VIEUX.

LE PERE JÉRÔME.—Moi, j'ai beaucoup de confiance dans les cartes-rouges, qui ne sont pas sorties, et la croix qui a été détruite. J'vas me

coucher ! (*Il va à son lit, se coiffe de son bonnet de nuit, ôte sa cravate. Ses sabots sont remplacés par des pantoufles.*)

LE PERE MATHURIN.—Moi, je ne m'en soucie pas beaucoup.

LE PERE JÉRÔME. — Mais si ! couchez-vous donc ; le troisième coup sera aussi bon que les deux autres.

LE PERE MATHURIN.—On n'en sait rien ; faut d'la prudence.—Couchez-vous tout habillé, d'ici minuit, croyez-moi. (*Le père Jérôme obéit et s'étend sur son lit. Le père Mathurin prend la table, la pousse contre la porte et l'arc-boute avec des chaises*). Je nous barricadons pour plus de sûreté. (*Il va à son lit, et se prépare, comme l'autre, à se coucher.*). Il paraît tout de même que ça opère, car v'là longtemps que ça ne dit plus rien. (*Il s'étend aussi, habillé, sur son lit.*).

LE PERE JÉRÔME.— Allons, vous v'là raisonnable. Bonne nuit ! si ça s'peut, père Mathurin !

LE PERE MATHURIN. — Bonne nuit aussi, père Jérôme ! (*Silence de quelques minutes, après quoi le bruit recommence beaucoup plus fort.*)

LES DEUX VIEUX (*sautant à bas du lit*).—Holà ! là encore, et de plus belle !

LE PERE JÉRÔME (*prenant son gobelet*).—Voyons voir, car enfin...

LE PERE MATHURIN. N'touchez pas au mien, toujours, pour faire tout manquer. Il n'est pas l'heure.

LE PERE JÉRÔME (*levant son gobelet*). — Ah ! c'est-y heureux ! c'est fini, ma pièce d'argent changée en deux sous. (*Il la fait voir. Ici partent deux coups de feu.*)

LE PERE MATHURIN. — Ah ! Seigneur, nous sommes perdus ! c'est vous qui en êtes cause.

TOUS DEUX.— Au secours ! au secours !

Ce volume doit être rendu à la dernière date indiquée ci-dessous.

coucher ! (*Il*
de nuit, ôte
par des pant

LE PERE
pas beaucoı

LE PERE
donc ; le t
deux autr

LE PERE
d'la prud
minuit,
s'étend s
table, la
avec des
de sûre
l'autre,
que ça
plus ri

LE
nable.

LE
Jérôr
quoi

J
là

vc

tc
l'

SCÈNE VII.

LES DEUX VIEUX, ANDRÉ, FRANÇOIS.

ANDRÉ (*secouant la porte, frappant et criant*). — Mon père, père Mathurin !

LE PERE MATHURIN. — Qui est-ce qui est là ? (*Le père Jérôme débarrasse la porte.*)

ANDRÉ. — C'est moi et François.

LE PERE MATHURIN. — Y a-t-il des malheurs ? (*Il ouvre.*)

ANDRÉ. — Non, au contraire.

LE PERE JÉRÔME. — Dis-nous donc vite ce qui est arrivé.

ANDRÉ. — Une polissonnerie d'écoliers. *C'est* eux qui sont cause de tout.

FRANÇOIS (*montrant quatre coquilles de noix pendues à des ficelles et un vieux poêlon.*) — Oui ; j'les ai vus hier matin, en gardant mes moutons. — Paraît que le chat de M. Jérôme avait fouillé dans le panier de Louis Médard, et mangé son morceau de fromage. Ils l'ont cerné et attrapé. Faut croire qu'ils se sont cachés pour lui attacher des coquilles de noix aux griffes, puisque les v'là, et ce vieux poêlon-là, à la queue. La pauvre bête se sera sauvée avec ça, comme elle aura pu, dans les greniers.

ANDRÉ. — Et ça n'est pas étonnant si vous entendiez des cuivres.

LE PERE JÉRÔME. — Pauvre Minet !... et les coups de fusil ?

ANDRÉ. — Ah ! voici : je suis monté, comme je vous l'avais promis, dans les greniers, avec les hommes et une lanterne. Ne voyant rien, j'ai tiré un coup pour effrayer. Alors le pauvre

chat s'est élancé de frayeur entre les charpentes, et le poêlon s'étant accroché dans un joint, il est resté pendu, miaulant bien fort. On en a ri, malgré la pitié.

LE PERE JÉRÔME. — C'est bien mal, d'avoir ri de choses comme ça. Mais où est-il, ce pauvre Minet?

ANDRÉ. — Nous l'avons débarrassé, comme vous voyez ; mais il est tellement effarouché, qu'il s'est réfugié sous mon lit. — Impossible de le prendre.

LE PERE JÉRÔME. — J'y vais, j'y vais, moi ; rien qu'à ma voix, il va accourir, et il couchera, cette nuit, sur mes pieds.

FRANÇOIS (*pendant que tout le monde sort*). — Le fils de Jean-Médard est tout de même un fameux polisson. Il tient de son père, qui ne vaut déjà pas grand'chose. (*Il suit les autres.*)

(*Et le rideau tombe.*)

FIN